

En fin d'après-midi le bus nous conduit à une trentaine de kilomètres du centre au château de Friedrichsfeld occupé par Davout en 1806. C'est un bâtiment rectangulaire sans ailes, érigé au milieu d'un parc immense. Construit en 1750 par le père de Louis-Ferdinand de Prusse qui sera tué à Saalfeld, le château appartient ensuite au duc Biron de Courlande, père de Dorothea, duchesse de Dino von Sagan. Celle-ci épousera Edmond de Talleyrand-Périgord, neveu du ministre de Napoléon. Au grand scandale de certains, elle sera aussi la maîtresse de Talleyrand. De 1816 à 1945, il appartiendra à la famille Treskow. Pillé et saccagé par les Russes en 1945, il est reconstruit de 1973 à 1981. Le décor est identique à l'original. Le château est ouvert à la visite.

« Talleyrand : savez vous pourquoi mon dossier ne peut rien contre moi ? Parce qu'il est de notoriété publique. Il n'a rien à apprendre à personne. Au roi moins qu'à quiconque. Je suis — tout le monde le sait — un concussionnaire, un prévaricateur, un débauché, un évêque apostat, renégat, schismatique ...

Fouché : et marié à une catin divorcée, et qui plus est indienne...

Talleyrand : et ma maîtresse a dix-huit ans, elle vit sous mon toit, et elle est ma nièce. Toute la France en parle et s'en accommode fort bien. Non, ce qui compte aux yeux des gens, c'est mon talent... »

Jean-Claude Brisville : Le souper.

Quand les Français arrivent à Berlin, le roi de Prusse est en fuite vers Kustrin, la reine Louise est passée par la ville annoncer la défaite mais assure que le roi est vivant. Le gouverneur de Berlin fait respecter le calme et la sécurité : *« notre crétin s'est réfugié »*.



Davout a choisi ce château parce qu'il n'est pas dans Berlin, qu'il possède une grande plaine où les troupes peuvent bivouaquer et manœuvrer. Davout y installe 20 000 hommes.

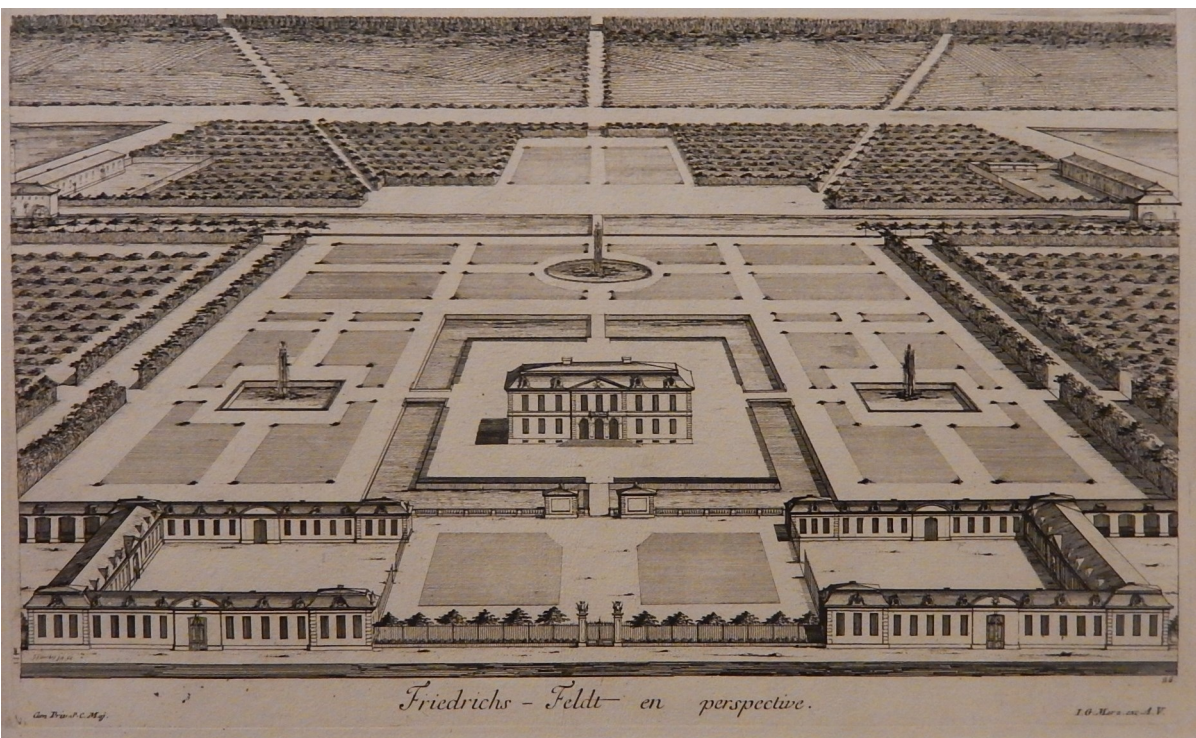
Napoléon assiste à une revue grandiose le 28 octobre. Pour sa part il choisit de résider au château royal de Charlottenbourg. Les Français ont été plus ou moins bien accueillis par les Berlinois. Le départ de la cour royale de Prusse a fait perdre du chiffre d'affaires aux commerçants. Même si nos troupes se comportaient assez bien une fois cantonnées, elles ne dépensaient que le minimum, le soldat n'était pas riche. Davout reste quelques semaines sur place.

Le général Hulin (1758-1841) est désigné commandant de la place de Berlin. Ancien révolutionnaire, acteur majeur de la prise de la Bastille, fidèle à Napoléon, il a été de toutes les campagnes, chef désigné du tribunal qui condamne le duc d'Enghien, il a toujours gardé le silence sur cette affaire. Blessé par Malet lors de la conjuration de 1812, il y gagne son surnom : « général bouffe la balle ». Banni par Louis XVIII en 1815, exilé en Hollande, il reviendra finir sa vie en France et il décèdera aveugle. Il est enterré au cimetière du Montparnasse à Paris.

« Puis il [Davout] alla s'établir à une lieue plus loin; à Friedrichsfeld, dans une forte position, la droite à la Sprée, la gauche à des bois. Par ordre de Napoléon, il campa militairement, son artillerie braquée, une partie de ses soldats consignés au camp, l'autre allant visiter alternativement la capitale conquise par leurs exploits. Il fit construire des baraques en paille et en sapin, pour que les troupes fussent à l'abri des rigueurs de la saison.

Le maréchal Davout promet aux magistrats de Berlin de respecter les personnes et les propriétés, comme le doivent des conquérants civilisés, à condition qu'il obtiendrait des vivres pendant le temps fort court que l'armée avait à passer dans leurs murs...»

Adolphe Thiers : histoire du Consulat et de l'Empire, tome 7, p 173.



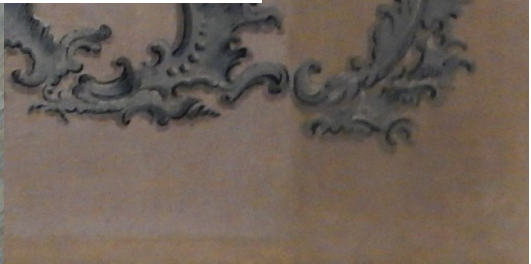


Davout reviendra en Allemagne en 1810, commandant de la place de Hambourg. Il y exercera avec rigueur le contrôle du blocus continental qui jusqu'alors était peu respecté. La Westphalie de Jérôme Bonaparte entretenait des relations commerciales lucratives avec l'Angleterre car il y avait peu de manufactures dans le royaume.

Le château nous est présenté par Mr Baustian, délégué du Souvenir Napoléonien à Berlin, avocat et historien, sa thèse d'histoire traitait de Davout, il nous présente brièvement le personnage. Bien que le château soit pratiquement vide de meubles, la visite n'en est pas moins intéressante, les décors des murs, les tentures sont splendides, de nombreuses gravures illustrent son histoire. Aujourd'hui, il sert pour des réceptions privées ou officielles. Après avoir parcouru et admiré les salles, il est temps de rentrer à l'hôtel pour le dîner.



Maréchal Davout
 duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl
 1770-1823





Friedrichsfeld en 1806



Duchesse von Dino von Sagan 1793-1862



Le retour se fait par les transports en commun berlinois. La station de métro n'est pas toute proche. Nous découvrons le système « in situ », expérimentalement, à froid. De correspondance en correspondance, nous descendons quasiment au pied de l'hôtel. Tout va bien, il aura quand même fallu plus d'une heure pour parcourir tout ce chemin. Berlin est dix fois plus étendue que Paris.

Nous ne poursuivrons pas les Prussiens jusqu'en Allemagne du nord et en Pologne, notre séjour s'arrête à Berlin.

« Kleist se rendit le 8 novembre ; le 11 par un soleil resplendissant, dit Colbert, on vit sortir de Magdebourg le dernier corps prussien qui, depuis Iéna, eût échappé....

De ce double fait, l'armée qui, le 13 octobre sous Brunswick, Hohenhole et le roi de Prusse s'apprêtait à affronter la Grande Armée, n'existait plus le 11 novembre. La campagne de Prusse était close.

De toute part, les corps français allaient refluer sur Berlin : des masses énormes de prisonniers étaient dirigées sur Potsdam, si supérieures en nombre aux vainqueurs que l'on pouvait difficilement les contenir : les prisonniers se sauvent partout — écrivait Napoléon. Celui-ci appelait à lui ses lieutenants. On allait se battre en Pologne.

En attendant qu'on prit la route de Varsovie, Berlin était le théâtre de scènes inoubliables....

La Prusse restait atterrée : de Clausewitz — un soldat enveloppé dans la catastrophe — à la princesse Radziwill du sang royal de Prusse, tous demeurent indignés. Mauvais rêve écrit la princesse ; mais un rêve dont 140 000 prisonniers prussiens et 250 drapeaux envoyés à Paris affirmaient la réalité.

Le 16 novembre, dans le 32^{ème} bulletin, l'Empereur écrivait : après la prise de Magdebourg et l'affaire de Lübeck, la campagne se trouve entièrement finie.

Elle avait duré trente-neuf jours.

Au souffle de Napoléon, la puissance prussienne s'était écroulée comme un château de cartes. Selon le mot de Heinrich Heine, l'Empereur n'avait eu qu'à siffler, et la Prusse n'existait plus. »

Henry Houssaye, la campagne de 1806, p 267-268.

Il nous reste à reprendre l'avion le lendemain à Tegelhof. Un incident de tapis à bagages fera qu'à l'arrivée une vingtaine de valises manque à l'appel. Grâce au Dieu de la guerre, trois jours après, un livreur rapporte un de nos bagages à domicile : celui-ci contenait la fameuse figurine de Clausewitz.

En guise de conclusion :

« Et puis les Prussiens, ce sont les soldats du grand Frédéric, les premiers du monde, et il les a vaincus, vengeant Rossbach, défaite d'un temps où les Bonaparte n'étaient même pas Français. S'il est un héros qu'il a souhaité incarner, c'est bien celui-là : jusqu'à copier les manies vestimentaires du roi-philosophe ; le petit chapeau, la redingote grise sont plus que des réminiscences. Quelle joie pure, pour celui qui a vécu à l'imitation du Grand Frédéric, de coucher à Potsdam, dans son palais, et d'envoyer son épée à Paris, pour l'hôtel des Invalides. »

André Maurois : Napoléon.

« Quelle que soit la caractéristique qui définit l'ennemi sur laquelle vont porter nos coups, battre et détruire ses forces armées est la plus sûre des méthodes, et dans tous les cas la plus importante. L'expérience permet de penser que pour détruire l'ennemi, les actes essentiels sont :

1– l'écrasement de son armée, si celle-ci est une force véritable ;

2– la prise de la capitale ennemie, si elle est non seulement son centre administratif mais aussi le siège des corps constitués et des forces politiques ;

3– un choc violent contre l'allié principal, si celui-ci est plus important que l'adversaire.

En 1806 la France pouvait parfaitement terrasser la Prusse, même si elle s'attirait les foudres de l'armée russe toute entière, car elle était pleinement en mesure de se défendre en Prusse contre les Russes. »

Carl von Clausewitz : de la guerre, p 314-315.

« Le 21 novembre 1806, dans le cabinet de Frédéric II qu'il occupait au palais royal, Napoléon signa le décret historique qui plaçait les îles britanniques en état de blocus... ».

Thierry Lentz : nouvelle histoire du Premier Empire, T 1, p 256.

